

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2023)
Heft: [1]: Numéro Thématique 1

Artikel: Le feu et le temps
Autor: Goya, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1055337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La poussée de la 1^{re} armée de la Garde et ses chars modernes a permis, dans les premières semaines du conflit, de contourner les défenses ukrainiennes et de progresser de près de 300 km pour atteindre les faubourgs de la capitale.

Stratégie

Le feu et le temps

Col Michel Goya

Colonel en retraite et historien militaire

La guerre n'est pas chose linéaire, mais affaire de séquences. La guerre en Ukraine a commencé classiquement par la séquence de révélation, celle où on constate de visu les capacités réelles des deux armées qui s'opposent. C'est souvent la plus surprenante, car comme pour deux équipes de sport qui n'ont pas joué pendant des années, il n'a été possible de fonder les pronostics de résultats que sur des apparences.

La phase fluide de la guerre

Depuis le début des guerres industrielles au milieu du XIX^e siècle et de manière de plus en plus marquée avec le temps, cette phase de révélation est toujours cruelle, tant est importante la capacité de destruction des armées modernes est importante, et souvent brève. L'armée qui dispose des plus grandes capacités, et on rappellera que le capital matériel y est moins important que celui des hommes, l'emporte normalement très vite et de manière écrasante. Avec la motorisation des armées au sol et dans les ciels, l'affaire ne peut durer ainsi que quelques semaines, voire parfois quelques jours.

Ce duel des armées gagné n'augure cependant de la victoire que s'il s'accompagne d'une soumission de la nation adverse. Dans le schéma trinitaire clausewitzien classique, c'est d'abord l'exécutif politique qui se soumet par traité après la défaite de son armée tandis que le reste de nation – à condition de considérer son exécutif comme légitime – accepte normalement ce revers du destin. Les choses sont plus compliquées lorsqu'il n'y a plus d'exécutif politique avec qui négocier ou simplement que la nation désire quand même continuer le combat même si l'armée a été vaincue et même si l'exécutif a capitulé. Au regard du rapport de forces apparent, on a pu ainsi craindre au début russo-ukrainien que les Russes parviennent, comme c'était leur plan, de décapiter le gouvernement de Kiev et à vaincre son armée en quelques semaines, et estimer aussi qu'au regard de la détermination ukrainienne la guerre se prolonge quand même sous forme de grande guérilla. Mais cet embranchement n'a pas été pris, car le révélateur

des combats a montré dès les premières semaines plutôt un équilibre des forces qui conduit un arrêt de la progression des armées russes. La guerre peut parfois s'arrêter à ce stade, si l'agresseur n'a rien gagné dans son entreprise et que l'agressé n'a pas la possibilité de se venger comme lors de la guerre de 1979 entre la Chine et le Vietnam lorsque l'invasion chinoise a tourné court très vite. Si en Ukraine, les forces russes avaient été stoppées dès leur ligne de départ du 24 février, il aurait été peut-être possible pour les Russes, comme les Chinois en 1979, de maquiller leur échec en « leçon » infligée à l'Ukraine ou de prétendre avoir déjoué un projet d'offensive ukrainienne dans le Donbass et on en serait peut-être resté là, au moins pour un temps.

Cela n'a pas été le cas non plus. A la fin du mois de mars, la Russie a subi une énorme défaite militaire autour de Kiev et n'a pas réussi à s'emparer de Kharkiv, mais elle a conquis de larges pans des provinces de Louhansk, Zaporijjia et Kherson. Elle a donc désormais beaucoup plus de choses à perdre si elle renonce que si son armée était restée sur la ligne du 24 février. Elle a par ailleurs encore l'espoir de continuer à avancer en adaptant sa toujours puissante armée au nouveau contexte. La guerre continue donc, mais elle est alors condamnée à être longue car il n'y pas souvent de demi-mesure dans les guerres industrielles. Si on ne gagne pas en quelques semaines, il faut alors compter en années de la guerre de Sécession à la guerre Iran-Irak de 1980 à 1988 en passant par la guerre de Corée ou bien sûr les deux guerres mondiales, des entreprises toujours envisagées courtes mais qui ont dérivé en guerres longues.

La faute en revient d'abord à la violence même des combats. Se protéger dans les villes et les retranchements est le meilleur moyen de se soustraire un peu à la puissance de feu moderne. Les armées y ont spontanément recours dès lors qu'elles sont en posture défensive et disposent d'un peu de temps pour s'organiser. S'il n'y a pas de victoire militaire rapide, on assiste donc mécaniquement à une cristallisation progressive du front et un ralentissement

mécanique des opérations. C'est ce qui se passe un peu partout en Ukraine à partir de mi-mars. Un front continu s'est formé du nord de Kharkiv à la tête de pont de Kherson, tandis que les Russes retirent à la fin du mois leurs armées décimées dans le nord du pays. Les frontières de Biélorussie et de Russie jusqu'à Kharkiv, prolongent la ligne de front par une barrière que les Ukrainiens ne peuvent franchir par crainte de provoquer une escalade majeure.

C'est le début de la guerre longue, celle où en arrière de la zone opérationnelle les nations mobilisent pleinement leurs forces pour augmenter les capacités de leurs armées et plus en arrière encore celle où les différentes nations extérieures choisissent leur camp. La guerre est alors globale.

Le temps des tranchées

Cette guerre longue débute par une séquence de trois mois, d'avril à juin. Elle est toujours à l'initiative des Russes, plus à l'aise dans cette guerre de positions que dans celle de mouvement grâce à leur puissante artillerie. Les Russes réduisent aussi leurs objectifs à la taille de leurs moyens. Il s'agira cette fois à conquérir complètement le Donbass à grands coups de petites attaques sous appui d'artillerie. Concrètement, cela revient à s'emparer de deux couples de villes sensiblement sur la même latitude et séparées de 80 km, Severodonetsk et Lysychansk à l'est



Tir d'une batterie complète de BM-21. Chaque véhicule peut tirer 40 fusées à une distance de 17 km au maximum, à un rythme de deux coups par seconde.

Dépôt de fusées de 122mm Grad pour une unité de feu de BM-21 russe au Nord de Kiev.



et Sloviansk et Kramatorsk à l'ouest. La moitié de l'armée russe en Ukraine est en arc de cercle autour de cette zone et martèle le front de petites séquences d'artillerie-assaut. C'est lent, méthodique, mais paraît inexorable. Alors que Severodonetsk et Lysychansk tombent fin juin et début juillet, on peut imaginer que si rien ne change les Russes auront atteint leur objectif stratégique au mois de septembre.

Mais les choses changent toujours à la guerre et si on y est surpris, c'est parce qu'on se concentre sur le visible, comme les mouvements des drapeaux sur la carte des combats, et que l'on néglige les processus périphériques plus discrets. Dans la zone du duel des armées, on voit tout de suite les effets des opérations de conquête puisque le terrain change plus ou moins vite de main, alors que ceux des opérations de raids et de frappes sont plus longs à venir et diffus. On gagne rarement les batailles en frappant simplement les forces ennemies, mais en les affaiblissant on facilite le choc des unités de conquête.

En arrière de la zone des combats, celle de la stratégie opérationnelle, il y a aussi la zone où s'exerce la stratégie des moyens (ou organique). C'est un archipel de camps ou de centres de formation/réflexion où on s'efforce d'augmenter ou au moins de restaurer les capacités des forces. Cet archipel s'active automatiquement dès le début des combats, mais souvent de manière fragmentée et improvisée. On apprend d'abord sur le tas et on bricole avec les moyens immédiatement à disposition. Et puis, avec l'allongement de la guerre, le processus se complexifie et s'organise. Il faut synthétiser les retours d'expérience, enseigner à tous les meilleures pratiques, instruire les nouvelles recrues, reposer les anciennes, associer les deux, apprendre à utiliser les équipements reçus, entraîner les états-majors, etc.

En appui de cette zone de restauration/fabrication des capacités de combat, il y a la société qui en fournit les ressources humaines ou matérielles. Cette société subit elle-même une pression forte, des sanctions économiques jusqu'aux frappes aériennes en passant par les cyberattaques ou la propagande, afin qu'elle renonce justement de fournir des ressources et de souffrir. En périphérie des pays en guerre, il y a les pays alliés qui y interviennent et qui eux-mêmes sont soumis à la même pression sur les sociétés, hors bien sûr celle des combats et des frappes. On ne s'y trouve pas en situation de guerre mais de confrontation, le niveau en dessous.

En résumé, en arrière de la zone des combats où finalement les choses sont les plus prédictibles, il y a tout un réseau de processus politiques, économiques, diplomatiques, militaires, logistiques, souvent connectés entre eux. Les surprises à l'avant viennent de ces flux, de choses, d'idées ou de sentiments, qui viennent de l'arrière.

1918 en Ukraine

Au mois de juillet 2022, la surprise vient de l'arrêt soudain de l'avancée des drapeaux russes sur la carte. Rétrospectivement, on peut l'expliquer par la conjonction d'une usure des troupes de manœuvre russes que ne compensait pas une « structure de production de soldats » très imparfaite et inversement une augmentation des

capacités de combat ukrainiennes, comme on pouvait le constater par exemple avec la densification et la professionnalisation des brigades territoriales. On a pu constater aussi les effets de la nouvelle artillerie ukrainienne fournie par les Occidentaux qui ont permis par une campagne intelligente de frappes d'enrayer la logistique de l'artillerie ennemie ou de cloisonner les forces sur la tête de pont de Kherson. Les Russes ne trouvent pas de parade tactique et ne parviennent pas à se renforcer.

On aboutit ainsi à un équilibre où rien ne bouge en juillet et août jusqu'à laisser croire par prolongement de la tendance qu'il en sera ainsi pendant de longs mois. Il n'en est évidemment rien, car les processus arrière sont toujours à l'œuvre et que la montée en puissance de l'armée ukrainienne se poursuit alors que l'armée russe stagne toujours voire s'affaiblit.

La nouvelle rupture, et donc le début d'une nouvelle phase, survient début septembre par une victoire spectaculaire ukrainienne dans la province de Kharkiv et au nord de Sloviansk. Loin des grignotages russes de la phase précédente ou même de l'« usure dynamique » de la bataille de Kiev les Ukrainiens s'avèrent capables de produire des chocs offensifs, une première dans cette guerre. On est loin de la guerre de mouvement, mais comme les opérations de 1918 sur le front français la conquête de terrain est nette et peut-être surtout le coup porté à l'armée russe, et donc par secousses à la société puis au régime politique, est violent. La supériorité militaire ukrainienne est alors évidente, ce qui oblige à la Russie à sortir de sa torpeur en activant différemment ses processus arrière.

Sur le front, il s'agit désormais de former ce que l'on pourrait nommer une « ligne Soudovikine », du nom du nouveau commandant en chef de l'« opération spéciale », comme il y a eu la « ligne Hindenburg » en 1917 et selon les mêmes principes : résister à la supériorité militaire ennemie derrière une ligne de défense solide le temps de mobiliser en arrière suffisamment de forces pour pouvoir reprendre l'initiative. La nouvelle stratégie opérationnelle s'accompagne d'un coup politique, l'annexion par la Russie des zones ukrainiennes conquises, et d'une mobilisation de réservistes dont une première vague doit en urgence et au prix de lourdes pertes servir à renforcer la ligne Soudovikine, tandis que la deuxième, 200'000 hommes, soit une nouvelle armée complète, doit, après une formation plus solide, venir changer le rapport de forces sur le terrain au début de l'an prochain. Si cela ne suffit pas, une nouvelle mobilisation interviendra ou on engagera les conscrits. Dans le même temps, les frappes sur les villes deviennent plus ciblées, les infrastructures énergétiques, afin de « mieux » faire souffrir la population ukrainienne en espérant ainsi peser indirectement sur les opérations militaires. Sur le front périphérique, la Russie cherche au moins des fournisseurs qui lui permettront de poursuivre son effort de guerre, Iran, Biélorussie, Corée du Nord peut-être, et bien sûr à saper le soutien à l'Ukraine au sein des opinions publiques occidentales.

Ces nouveaux axes d'effort russes suffiront-ils à casser la nouvelle tendance ? Il faut toujours un peu de temps pour voir surgir des effets par ailleurs ambivalents.



Ci-dessus : La mise à disposition d'un peu plus d'une vingtaine de lance-fusées d'artillerie HIMARS/MLRS dont les projectiles sont guidés par GPS à des distances pouvant aller jusqu'à 70 km, couplés à des capacités de renseignement considérables, ont produit des effets terribles sur les forces russes à partir du mois de juin 2022.



La mobilisation russe, parfaitement inorganisée, a peut-être aidé à renforcer la ligne Sourovikine sur le Donbass, mais c'est un poison lent. La mobilisation n'est pas populaire, suscite des fuites massives à l'étranger ou à l'intérieur du pays, et provoque de multiples incidents et de plaintes de la première vague envoyée directement sur le front sans préparation. A partir d'une certaine masse critique, ces plaintes et refus, associés aux cercueils de zinc sans victoire associée, peuvent se transformer en contestation de la guerre.

Dans la zone opérationnelle, l'Ukraine a obtenu un nouveau choc en réduisant la tête de pont de Kherson et en s'emparant de la ville évacuée sans combat par les forces russes. Si les effets sur l'armée russe de cette victoire sont sans doute moins importants qu'à Kharkiv, les effets politiques sont considérables. Ils contredisent les efforts russes. Déclarée « russe pour toujours » à peine 41 jours plus tôt Kherson est abandonnée sans combat et même sans une escalade quelconque hormis dans les doses de missiles lancées sur les villes ukrainiennes. Contrairement à ce qui était proclamé au moment de l'annexion, on peut donc pénétrer sur le sol sacré de la patrie russe et s'y emparer d'une grande ville sans susciter de réaction. Se coucher après le franchissement d'une ligne rouge que l'on a proclamé à grand bruit quelques jours plus tôt seulement est le plus sûr moyen de se décrédibiliser pour la suite.

Ce nouveau choc affaiblit aussi la possibilité, déjà mince, de faire craquer la population ukrainienne par la peur et le froid. Ce genre de stratégie ne peut fonctionner que si cette pression s'accompagne de défaites sur le terrain, tuant ainsi tout espoir que les choses s'améliorent. Or, les Ukrainiens sous les bombes entendent parler de victoires, et ils entendent aussi parler des exactions perpétrées par les Russes dans les territoires qui viennent d'être libérés. Rien qui les incite là à demander une « paix blanche », mais au contraire tout qui les pousse à en finir au plus vite en chassant les occupants. Il en est sensiblement de même dans les opinions publiques occidentales qui constatent aussi que l'aide fournie et les sacrifices éventuels, modestes par rapport à ceux des Ukrainiens, servent au moins à quelque chose. Tout pousse au contraire à accentuer encore l'aide aux Ukrainiens alors qu'à l'inverse soutenir un régime russe de perdants même pas magnifiques, bien au contraire, devient plus difficile.

Vers l'inconnu

A la guerre, tout commence et tout finit par des batailles. Les victoires sur le terrain, même défensives ou symboliques, nourrissent l'espoir de l'arrière et les ressources de l'arrière nourrissent les victoires. La phase actuelle à l'avantage des Ukrainiens a presque trois mois, c'est déjà un peu vieux pour une séquence de guerre moderne. Les Ukrainiens ont tout intérêt à pousser encore leur avantage tant que c'est encore possible. Le Dniepr interdit la manœuvre, mais en permettant d'avancer les batteries à longue portée, y compris les batteries antinavires, jusqu'à la région de Kherson on agrandit encore la zone qui peut être battue par les feux précis ou peut-être les raids d'infiltration.

Pour le reste, le déplacement des forces de Kherson peut alimenter les autres fronts. Les unités russes repliées sont déjà signalées dans la région de Kremenna, ce qui tend à montrer l'importance pour eux de ce front de Louhansk. Les Ukrainiens peuvent y porter aussi leur effort afin de porter un nouveau choc, comme ils peuvent le faire aussi dans la région de Zaporijjia, l'autre zone de manœuvre possible, entre le Dniepr et la ligne fortifiée qui longe la province de Donetsk. Plusieurs axes de pénétration vers Melitopol ou Marioupol peuvent s'avérer très dangereux pour les Ukrainiens. L'essentiel pour eux est d'aller vite et de frapper fort, avant la fin de la séquence, malgré la météo d'automne, un autre processus changeant qui influe sur les opérations et malgré la pression russe sur le front de Donetsk, en particulier dans la région de Bakhmut, désormais un objectif sans grand intérêt autre que symbolique, mais les symboles sont importants aussi. Quand et comment se terminera cette séquence ? Il faut bien l'admettre, nul ne le sait. La guerre relève bien plus des théories du chaos que du déterminisme des sciences de la matière. Les choses y sont trop humaines, avec des ennemis intelligents et très motivés qui réagissent forcément aux changements de l'autre, et les paramètres, politiques, économiques, diplomatiques, sociétaux, etc. sont trop nombreux pour pouvoir les appréhender tous dans leurs interactions.

On peut ainsi imaginer comme en juillet, mais à l'inverse, que les Ukrainiens ont finalement été plus usés que l'on ne pensait dans les combats précédents ou n'ont plus de stocks de munitions, le point oméga, et qu'ils ne peuvent plus mener d'offensives face à des Russes renforcés. On assisterait alors à une nouvelle phase d'équilibre statique pour l'hiver, avant peut-être même une reprise de l'offensive russe au printemps dans le Donbass.

Mais on peut imaginer aussi des grappes d'innovations d'un côté ou de l'autre, plus probablement du côté ukrainien clairement plus imaginatif, avec de nouvelles structures tactiques, de procédés ou encore de nouveaux équipements. La fourniture par les Américains d'ATACMS (*Army Tactical Missile System*) à portée de 300 km ou la fabrication locale de nouveaux missiles balistiques ou encore de drones plus puissants peuvent-ils changer la donne ? La Russie de son côté peut-elle mettre en œuvre enfin une vraie structure de « construction de soldats » ? Peut-elle trouver un moyen de mieux exploiter ses 750 aéronefs pilotés basés autour de l'Ukraine en résistant au système de défense anti-aérien ukrainien ?

Les changements peuvent aussi être politiques internes, du côté de Moscou en particulier, mais aussi à Kiev. Tout le monde pense au remplacement de Vladimir Poutine, mais quand et au profit de qui et pour quelle politique ? S'il ne change pas de politique, ce nouveau pouvoir, demain, dans six mois ou jamais, peut-il lui-même être renversé par un autre qui admettra l'échec ?

Nul ne le sait, l'analyse des guerres pendant la guerre se fait à la torche au sein d'une obscurité remplie de monstres. On avance et puis on voit jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que l'un des camps ne peut et ne veut plus continuer.

M. G.